

# LE JOUR NOUVEAU

Direction : Beyrouth Wakfs Tabet  
Place des Canons Tél. : 74-04 et 84-41

QUOTIDIEN KURDE  
Directeur-Propriétaire : EMIR Dr. KAMURAN AALI BEDIR KHAN

Le Numéro 25 P.L.S. - Abonnement :  
Liban-Syrie 25 L.L.S Etranger 4 L. Stg.

## KURDISTAN

**Q**UELQUES dépêches d'agences, quelques courtes études parues récemment dans certains journaux rappellent au monde l'existence d'un peuple qui, au temps déjà lointain du Traité de Sévres obtenait des puissances la reconnaissance de ses droits à l'indépendance et à l'unité nationale. Ce traité, bientôt déchiré par un coup de force, était remplacé par le Traité de Lausanne qui, partageant le territoire kurde entre plusieurs états, donnait à la question kurde une solution factice, laissant à ces états le soin de broyer, puis de digérer la nation kurde.

Cette immense erreur, commise à la faveur de l'ignorance qui entourait les faits relatifs à la nation kurde, à son pays et surtout à son caractère, a eu les plus graves répercussions, tant pour les Kurdes que pour les états au sein desquels ils constituaient de puissantes minorités. Mais, aux oreilles d'un monde indifférent ne parvenaient que de vagues échos des terribles révoltes par lesquelles ce peuple viril réagissait périodiquement à l'oppression.

Les problèmes du Moyen Orient intéressent tout le monde. La réorganisation politique de ce carrefour d'immenses intérêts spirituels, économiques et stratégiques est un des facteurs essentiels dont dépendra la stabilité de la paix future. La question kurde est un des éléments les moins connus de cet ensemble de problèmes ; et pourtant, il en est peut-être le plus urgent.

La question kurde se pose aujourd'hui au monde comme elle se posait en 1918. La preuve de l'échec des solutions du Traité de Lausanne n'est pas à faire. Mais, afin d'éviter d'autres erreurs, il importe que le monde soit fixé sur les données du problème. C'est à quoi tente de contribuer cette étude en exposant, avec la plus grande objectivité et le plus brièvement possible, des faits géographiques et historiques qui devraient être connus de quiconque s'intéresse aux choses de l'Orient.

### Géographie du Kurdistan.

Situé en plein cœur de l'Asie Mineure, le Kurdistan occupe la plus grande partie de la région montagneuse qui s'étend entre la Mer Noire et les steppes de Mésopotamie, d'une part, l'anti-Taurus et le plateau iranien, de l'autre. Il est entouré par une ligne, dont le tracé est approximativement le suivant :

- à l'Ouest, du Kurd Dagh à Zara
- au Nord, des environs de Zara à ceux de Kars,

— à l'Est, de Kars au lac d'Ourmia ; elle se confond ensuite avec les frontières orientales des deux provinces iraniennes de Kurdistan et de Kirmanchahan, pour s'infléchir en direction de Khaniquin (en Irak) (1)

— au Sud, des environs de Khaniquin au Djebel Sindjar, par Kirkouk et Altum Koupru ; puis du Djebel Sindjar au Kurd Dagh, en longeant la frontière syro-turque, qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres plus au Nord, et en se courbant légèrement pour éviter la région d'Alep.

Un simple coup d'œil sur la carte permet de saisir les traits saillants de l'aspect physique du Kurdistan. C'est un pays de hautes montagnes, comprenant une série de plissements axés du Sud-Ouest au Nord-Est, et que les vallées du Tigre et de l'Euphrate et de leurs affluents divisent en un certain nombre de massifs nettement délimités. Les sommets les plus élevés, comme le Djoudi, le Sipan ou l'Ararat, atteignent des altitudes voisines de 5.000 mètres. Les plaines sont rares, sauf dans le Sud et en bordure des grands fleuves.

Le climat se distingue par de grands écarts de température, et par des hivers particulièrement rudes. La neige recouvre presque tout le pays de Décembre à Avril.

Les principales ressources du Kurdistan sont l'agriculture et l'élevage. Les régions de plaines et les plateaux produisent en abondance, blé, orge, lentilles et maïs ; on trouve aussi du riz dans des contrées marécageuses ; le coton croît également maïs en quantité moindre. Dans la montagne, c'est le jardinage qui l'emporte, arbres fruitiers, légumes et tabac viennent en abondance autour de chaque village, sur des champs en terrasses, bien abrités du vent.

(1) Les provinces du Louristan du Pochtd kouh, ainsi que le pays Bakhtiar sont souvent considérés comme faisant partie du Kurdistan.

Le cheptel comprend surtout des ovins et des caprins (chèvres dites d'Angora), ainsi que quelques bovidés et des chevaux.

La récolte du miel et, à certains endroits, celle de la noix de galle et de la manne, fournissent en outre un complément important aux produits du travail régulier. L'artisanat est surtout familial, tapis et feutres en constituent les spécialités les plus connues.

Le sous-sol du Kurdistan renferme d'immenses richesses minières : fer, plomb argentifère, cuivre, zinc, pétrole. La plupart, sauf le pétrole, régulièrement extrait par des compagnies étrangères dans les régions de Kirmanchah et de Kirkouk, ne connaissent encore qu'une exploitation primitive.

### Les Kurdes

Nous ne possédons pas de statistiques donnant une idée exacte de l'importance numérique de la population du bloc homogène kurde. Tous les chiffres qui sont généralement indiqués ont le défaut de ne reposer sur aucun recensement complet : il arrive aussi qu'ils soient délibérément déformés dans des buts de propagande. Il ressort toutefois des estimations les moins partiales que le nombre total des Kurdes doit osciller autour de 8 millions, non compris ceux qui résident en dehors du Kurdistan proprement dit.

Le tableau suivant met en relief la position du Kurdistan dans le Moyen Orient, en ne tenant compte que des trois Etats où les Kurdes sont les plus nombreux :

	Superficie totale en kms. carrés	Superficie du territ. kurde en km. carrés	Population totale	Population kurde
TURQUIE	760,000	220,000 (29 %)	16,200,000	4,000,000 (25 %)
IRAN	1,600,000	190,000 (12 %)	15,000,000	3,500,000 (23 %)
IRAQ	300,000	105,900 (29 %)	3,500,000	1,000,000 (28 %)

En moyenne près de vingt pour cent des territoires et vingt cinq pour cent des populations des trois plus grands états du Moyen Orient sont kurdes.

### Le caractère kurde

Le caractère kurde a fait l'objet des appréciations les plus diverses et souvent les moins justifiées ; les dires des citadins orientaux, dépayés et mal à l'aise, dès qu'ils franchissent les portes des villes kurdes, les mésaventures de certains voyageurs, sont à l'origine de légendes malheureusement trop répandues, et qu'il est nécessaire de corriger par le témoignage des étrangers qui ont le mieux connu et le plus longtemps pratiqué les Kurdes, comme Soane, Hay ou Hamilton.

En réalité, les Kurdes se distinguent par des qualités remarquables en Orient.

Le moindre de leurs hameaux de montagne charme par sa propreté et sa coquetterie. Les intérieurs les plus pauvres, décorés de tapis aux couleurs vives, sont pleins de gaieté, et le voyageur est toujours sûr d'y trouver la plus franche et la plus cordiale hospitalité, dépourvue de contrainte comme d'emphase. Les jardins et les champs qui entourent les villas sont soigneusement tenus ; par un labeur acharné et souvent dans des conditions ingrates, le paysan leur fait rendre le maximum. Il est d'ailleurs profondément attaché à son pays natal, et ne s'expatrie, même pour trouver une vie meilleure, que lorsque les circonstances l'y obligent absolument.

Travailleur infatigable, le Kurde est en même temps un combattant réputé. Endurci par un climat rude mais sain, il supporte aisément les fatigues des campagnes les plus dures. Rien ne lui plaît autant qu'une belle arme, et il aime par-dessus tout s'en servir. Un proverbe déclare : « Mieux vaut la guerre que le désespoir ». Bon tireur, le guerrier de tribu cherche généralement à économiser ses munitions, et à tuer son adversaire, plutôt qu'à l'effrayer par une fusillade violente mais mal ajustée. Cette méthode, fort différente de celle qui se pratique d'ordinaire en Orient, où les rencontres sont plus bruyantes que meurtrières, lui a valu un renom de cruauté entièrement injustifié.

A son énergie native, le Kurde joint la franchise et le respect de la parole donnée. Sobre de mots, il ne se vante jamais, il déteste les discours inutiles. Tous les Européens qui

ont été en contact avec des Kurdes savent que ces derniers possèdent un grand bon sens, qui ne va pas sans finesse d'esprit, et qu'ils apprennent toujours très vite et à fond ce qu'on a l'occasion de leur enseigner. Bien entendu les qualités que nous venons d'énumérer n'excluent pas certains défauts : le Kurde a les siens comme tout le monde. Il est volontiers têtu, indiscipliné, batailleur, et très vindicatif. Ces travers sont encore accrues par un code d'honneur très strict, qui n'admet le pardon d'aucune injure et qui érige la vendetta en devoir sacré.

#### Religion.

A l'exception des chrétiens et d'un petit groupe qui a conservé un dérivé de la vieille religion de Zoroastre (les Yézidis), les Kurdes sont des musulmans appartenant généralement à la secte sunnite. Mais ils sont tolérants et restent pénétrés des vieux principes humanitaires de leur ancienne croyance zoroastrienne, laquelle a laissé chez eux de nombreuses traces.

Musulmans, Chrétiens, ou Yézidis, les Kurdes n'attachent guère d'importance à la pratique journalière de leur religion, et les représentants des trois confessions font bon ménage à l'intérieur de nombreuses tribus mixtes. Il est cependant intéressant de noter, que chez tous, les dignitaires religieux sont l'objet d'une profonde vénération, sans doute parce que les fidèles, par trop négligents de leurs devoirs sacrés, voient en eux des intercesseurs dont il est utile de se concilier la bienveillance sur cette terre, si l'on veut être assuré de leur protection dans l'au-delà. La plupart de ces chefs spirituels se recrutent héréditairement dans certaines familles. Beaucoup d'entre eux, chez les musulmans et les Yézidis ont usé de leur influence morale pour jouer un rôle politique prépondérant.

#### Langue et Littérature.

Le Kurde se rattache au groupe linguistique iranien ; il est par là proche parent du Persan, avec lequel il présente de nombreuses similitudes. Il comporte 3 dialectes principaux, le Kurmandji usité au Nord et à l'Ouest, celui du Sud parfois appelé Sorani ou Baba-kurdi, répandu dans la région de Souleimaniyeh et à l'Est, le Dumeli ou Zaza, qui a pour domaine les districts voisins de Kharpout et de Biredjik, ainsi qu'une partie de Sasoun. Les trois parlers se différencient par quelques particularités grammaticales et de vocabulaire.

De nos jours, les périodiques, revues et journaux, contribuent puissamment à unifier la langue ; il en paraît actuellement quatre en Syrie (en kurmandji et en caractères latins), trois en Irak (en sorani et en caractères arabes), un en U.R.S.S. et un en Iran (tous deux en caractères latins).

La littérature orale est d'une étude bien plus attachante que celle de sa sœur savante ; il faudrait des années de travail pour recueillir tous les chefs-d'œuvre qui la composent. Le conte, les chansons d'amour, de guerre, de danses et de gestes en sont les principaux genres.

Actuellement, la littérature kurde entre dans une phase nouvelle, grâce surtout à l'activité des revues, et l'on assiste peu à peu à la naissance de genres, comme la nouvelle et l'essai, qui pour être diffusés par l'imprimerie, n'en restent pas moins populaires, car leurs auteurs se préoccupent avant tout d'être compris de tous.

#### Histoire du Kurdistan.

Les Kurdes firent leur apparition en Orient, sans doute en même temps que les autres peuples iraniens - c'est-à-dire, vers le second millénaire avant J.C.. Les documents antiques ne nous apprennent pas grand-chose à leur sujet, tout au plus croit-on les reconnaître dans une inscription sumérienne datée de l'an 2000. Plus tard, au V<sup>e</sup> siècle, leur présence est attestée dans les montagnes situées à l'Est du Tigre Supérieur. Les historiens classiques parlent eux aussi, incidemment, des Kurtioi ou Cyrtii, mais sans fournir de détails. Les dix mille se heurtèrent, pendant leur retraite vers la Mer Noire, à une résistance acharnée des Carduques, dans la région actuelle du Botan. Le récit que fait Xénophon de cet épisode est bien connu. Nous savons encore que les légions romaines d'Orient comportaient des corps irréguliers d'auxiliaires kurdes, recrutés dans la province de Corduène.

Il ressort de ces données fragmentaires que, jusqu'aux premiers siècles de notre ère, les Kurdes conservèrent jalousement leur indépendance, isolés dans leurs montagnes, se refusant à des contacts réguliers avec l'extérieur, et ne reconnaissant que par moments la suzeraineté des grands empires voisins, assyrien, perse, arménien ou romain. Ce fait explique l'ignorance dans laquelle nous laissent les sources, en ce qui les concerne.

Tout fait croire qu'avant l'apparition de l'Islam, l'habitat des Kurdes était situé beaucoup plus à l'Est que de nos jours. La présence de puissantes confédérations kurdes dans le Fars est en effet attestée jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle : les théories récentes veulent même que la dynastie iranienne des Sassanides ait été originaire d'une des tribus qui les composaient. On est tenté d'admettre qu'un lent glissement vers l'Occident s'a-

morça dès les débuts du Califat, favorisé par la création de nombreuses colonies militaires sur les confins byzantins et qu'il se développa par la suite pour s'achever sous la poussée des hordes turques qui déferlèrent de l'Asie Centrale dès le XI<sup>e</sup> siècle. Ces migrations eurent pour résultat de transformer complètement l'aspect ethnique d'une grande partie du Proche-Orient, les conquérants devant, par la suite, peu à peu assimiler les anciens autochtones. Cette expansion kurde se poursuit encore de nos jours, mais dans une autre direction, et sous l'influence d'autres facteurs : elle est orientée vers le Nord, et de nombreux documents portant des dates précises nous font suivre depuis plus d'un siècle, la kurdisation de nombreux cantons arméniens, notamment dans les parages de MOUCH, VAN et KARA KILISSE. Un exemple frappant est fourni par le canton de BChERI, dont les habitants, en majorité chrétiens de rite arménien, ont oublié leur langue et leurs coutumes pour adopter celles de leurs voisins musulmans, et ne conserver que leur religion.

L'histoire du Kurdistan depuis l'islamisation de ce pays peut se diviser en plusieurs grandes périodes : les trois premiers siècles du califat, les premières dynasties kurdes, la domination turcomane et les invasions mongoles, l'ère féodale, sous les empires ottoman et sefévide, les premières tentatives d'unification du Kurdistan, l'époque contemporaine.

Tant que le pouvoir califal fut assez fort, les provinces kurdes, comme les autres parties de l'empire islamique, furent administrées directement par des gouverneurs nommés par le Prince des Croyants. Durant toute cette période, l'histoire du Kurdistan n'est faite que d'une longue suite de révoltes, dont l'énumération serait fastidieuse et qui montre bien l'opposition d'un peuple épris de liberté à toute tentative de mainmise étrangère sur son territoire.

Lorsque s'affaiblit le pouvoir de Bagdad, on vit apparaître dans les provinces les plus excentriques de l'Empire, des dynasties locales qui, d'abord vassales du souverain abasside, se dégagèrent insensiblement de sa tutelle. Le Kurdistan ne fit pas exception à la règle. La première principauté importante qui s'y créa fut fondée dans l'Extrême-Nord, à Dabil et Gandja, par le chef de la tribu des Rawandi, Mohammad Chaddâd, vers 951. Les descendants de ce personnage, les Chaddâdites, acquirent Ani, ancienne capitale de l'Arménie ; ils se séparèrent bientôt en deux branches, celle d'Ani et celle de Gandja, qui subsistèrent, l'une et l'autre, jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Princes très éclairés, ils laissèrent de remarquables souvenirs architecturaux.

La renommée des Chaddâdites le cède cependant à celle des Merwânides. Cette lignée eut pour auteur Abou Ali ben Merwan ben Dustak, neveu de Bâz. Ce Bâz, simple chef de bandes au début de sa carrière, s'empara plus tard d'Ardjich, d'Amide (Diyar Bekir) et de Mayafarîqin. Il périt dans un combat en 990. Son neveu, Ibn Merwân, lui succéda. Les princes merwânides régnèrent jusqu'en 1096 ; durant près d'un siècle, ils parvinrent à maintenir l'unité politique de la plus grande partie des territoires kurdes, malgré les tentatives répétées des Arabes, des Byzantins et des Turcs. Leur puissance s'effondra sous les coups répétés des Seldjoukides. Ils laissèrent une réputation de souverains justes et éclairés ; grand bâtisseurs, c'est à eux que les villes de Diyarbekir et de Meyafarîqin doivent la plus grande partie de leurs trésors architecturaux. Il n'est pas sans intérêt de noter que ces princes, déchus de leur ancienne splendeur, subsistèrent en tant que chefs locaux jusqu'à nos jours dans le canton de Sélivân.

Le XII<sup>e</sup> siècle est marqué, au Kurdistan, par la disparition des principautés indigènes au profit de nouveaux États fondés par des aventuriers turcomans.

Naturellement, des conflits incessants opposèrent les Kurdes aux envahisseurs, qu'ils cherchaient à repousser de leurs territoires. La plus connue de ces guerres se situe vers 1185 ; elle fut l'occasion de rencontres nombreuses et sanglantes entre les nomades des deux partis.

Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la situation se trouva transformée par l'apparition d'une nouvelle puissance kurde, celle des Ayyoubides, qu'illustra le fameux Saladin. Nous n'avons pas à nous étendre sur son histoire, bien connue par ailleurs. Retenons seulement que ces princes parvinrent rapidement à réunir sous leur sceptre l'ensemble du Kurdistan, la Syrie, l'Égypte et même une partie de l'Arabie. Ils durent maintenir dans leurs possessions septentrionales la plupart des potentats turcomans qu'ils y avaient trouvés, mais tous ces derniers reconnurent leur suzeraineté et s'en trouvèrent considérablement affaiblis. Enfin, une lignée ayyoubide gouverna directement Khidat. Après la disparition de l'Empire de Saladin, l'un des descendants de ce monarque se réfugia au Kurdistan et y constitua la principauté de Hisn Keyfa.

La chute des Ayyoubides fut bientôt suivie de l'une des périodes les plus sombres de l'histoire kurde ; chassé de ses possessions héréditaires par les Mongols, le Khwarezm chah Djelal ed Din se tailla un royaume dans la région de Tabriz et de Khilat. Ses guerres continuelles ravagèrent le pays et affaiblèrent ses habitants ; il mourut en 1231. Ce furent alors les hordes mongoles, jusque là contenues par cet énergique aventurier, qui déferlèrent sur le Kurdistan, se dirigeant vers

Bagdad et la Syrie. Chacune de leurs campagnes fut un véritable désastre pour les contrées traversées.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'Orient commença à acquérir la physionomie politique qu'il devait conserver jusqu'en 1918. On assista à cette époque à la création, à l'Ouest, de l'Empire Ottoman, tandis que se constituait à l'Est, un état persan unifié. Placé entre les deux, ouvert aux convoitises de l'un comme de l'autre, le Kurdistan joua, durant plus de deux siècles, un rôle de tout premier plan.

En 1502, Chah Ismail, le fondateur de la dynastie iranienne des Séfévides, anéantit les Ak Kouyounlou et s'empara de tout le pays compris entre Bagdad et Marache. Il ne sut pourtant pas profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de rester le seul maître de l'Asie, en s'assurant des bases solides au Kurdistan. Chiite fanatique, il se laissa aveugler par ses préjugés religieux et persécuta les Kurdes sunnites, au lieu de se les concilier. Il déporta ou emprisonna tous les chefs héréditaires, et installa à leur place des gouverneurs choisis par lui. A la première occasion, la révolte éclata, et lorsque ce souverain fut battu à Tchaldéran (1514), la plupart des tribus se joignirent aux Ottomans; les aidant à consommer la défaite de leur rival. Le Sultan étendit alors facilement les frontières de l'Empire jusqu'au Chahrezour. Conseillé par un dignitaire religieux kurde de Bitlis: Idris, Sélim I eut l'habileté de s'attacher définitivement la noblesse du pays, en décernant à ses principaux représentants des firmans d'investiture, qui équivalaient à autant de traités de protectorat. L'existence des dynasties locales était officiellement reconnue, sous réserve de certaines obligations fiscales et militaires, le sultan s'arrogeait le droit, en outre, d'accorder l'investiture au successeur légitime, ou de la lui refuser, au profit d'un autre héritier. De plus, le Kurdistan fut divisé en vilayets, placés sous l'autorité de valis nommés par le pouvoir central, et qui contrôlaient les activités des émirs et des beys. Le système fonctionna à la satisfaction générale, pendant près d'un siècle, et permit à la féodalité kurde de connaître ce qu'on a appelé son âge d'or.

Les Chahs de Perse, instruits par l'exemple, adoptèrent sur leurs propres domaines une politique analogue. Ce respect des autonomies locales fut on ne peut plus profitable aux deux empires rivaux, puisqu'il leur permit de poursuivre à peu de frais durant deux cents ans environ, des guerres qui eussent autrement été fort coûteuses. En effet, la majorité des troupes qui opéraient sur les confins étaient, de part et d'autre, formées par des contingents kurdes, levés et entretenus par leurs propres chefs. Le traité de 1638 qui fixa jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle le tracé des frontières turco-persanes, rendit l'aide des Kurdes moins indispensable aux deux Etats. Déjà, à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'ingérence ottomane dans les affaires intérieures des principautés n'avait cessé de s'accroître. D'incessantes tracasseries, des querelles de succession délibérément provoquées et soigneusement entretenues par le pouvoir central, avaient peu à peu ruiné l'autorité de beaucoup d'émirs, appauvris d'autre part, par les campagnes dont ils devaient presque chaque année supporter les frais. Dans les districts les plus occidentaux, un certain nombre d'entre eux avaient déjà été destitués provisoirement, puis définitivement remplacés par des gouverneurs ottomans (comme à Hisn Keyfa).

Ainsi, les autonomies disparaissaient les unes après les autres, au profit de l'administration directe. Seuls les états frontaliers, comme ceux de Bitlis, du Botan, d'Amadyia ou de Soran (en Turquie) et d'Ardelan (en Perse), conservaient leurs anciennes libertés; ils pouvaient en effet pratiquer un jeu de bascule, en reconnaissant tantôt la suzeraineté du Sultan, tantôt celle du Chah. Cela n'empêcha pas pourtant l'Emir de Bitlis de perdre son trône, en 1666, victime des intrigues du Pacha de Van.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, les efforts déployés par les Ottomans pour réduire les derniers foyers de l'autonomie kurde amenèrent une série de révoltes, d'une ampleur inconnue jusqu'alors, et dont certaines prirent l'allure de réelles tentatives d'unification du Kurdistan. Le promoteur du premier mouvement de ce genre fut Abderrahman Pacha Baban, de Suleymanie (1788-1812). Jouant sur la rivalité turco-persane, qui ne manquait jamais de renaître, dès que l'un ou l'autre des Etats prenait un peu de force, il se proclama indépendant. Le gouverneur de Bagdad parvint pourtant à le réduire, après une lutte longue et sanglante.

Un peu plus tard, Mohammad Pacha de Ravandouz fit siennes les mêmes ambitions. Héritier d'une dynastie de fondation récente, il prit le pouvoir en 1825. Il soumit rapidement les petits émirats voisins (Cherwan, Beradost), ainsi que les tribus de Surtchi et des Khochnaw. En 1830, il cessa de reconnaître la suzeraineté de la Porte. En 1831, il était maître d'Arbil, d'Altun Kenpru, de Koy Sandjak et de Rania, qu'il avait enlevés aux Baban. Il conquiert ensuite le Cheikha (1831), Djeziret Ibn Omar (1832), Aqra, Amadiyé, dont il chassa l'Emir, et Zakho (1833). Il songea même, un moment, à marcher sur Nissibine et sur Mardine. Le vali de Mossoul, terrorisé, n'osa intervenir. Ce fut seulement en 1836 qu'une intervention conjointe des gouverneurs de Sivas, de Mossoul et de Bagdad l'obligea à se soumettre. Il mourut bientôt, et sa principauté ne tarda pas à s'effriter.

Les défaites infligées à cette époque aux Ottomans par les Egyptiens encouragèrent d'autres Emirs à suivre l'exemple de Mohammad Pacha. En 1842, Bedir Khan de Botan se proclama indépendant. Ismel Beg de Behdinan en fit autant, mais il fut bientôt battu et destitué. En 1843, Nurullah Beg de Hakkari se joignit à l'insurrection. Après six années de combats menés contre d'importantes forces gouvernementales, Bedir Khan et Nurullah furent contraints de se rendre (1848). Tous deux furent exilés. Leur défaite entraîna la chute de leurs dynasties et l'introduction de l'administration directe dans leurs anciennes possessions. En 1877-78, un nouveau soulèvement éclata dans le Botan sous la direction de Osman Pacha et de Hussayn Kanaan Pacha, tous deux fils de Bedir Khan. En 1899, deux princes de la même famille, Amin Beg et Midhat Beg tentèrent, mais sans plus de succès, de reconquérir les possessions de leurs pères.

Cependant, en 1880, un chef religieux de Chemdinar, Chaykh Obayd Ollah, avait pris les armes en proclamant son intention de créer un Kurdistan indépendant. Il parvint à s'emparer d'Ourmia, de Sawdj Bulaq, et à rallier l'important groupement des Mukri. Il menaça même Tabriz. Des opérations combinées, turco-persanes, amenèrent sa chute en 1883. Il mourut en exil.

En 1895, de nouveau, graves incidents au Hakkari.

Ainsi, au début du XX<sup>e</sup> siècle, toutes les principautés kurdes avaient disparu: les quelques grandes familles dont les représentants continuaient à vivre sur les domaines de leurs ancêtres, étaient définitivement privées de toute influence. Les seuls chefs qui conservaient un pouvoir réel étaient des personnalités de rang secondaire, de simples chefs de tribus. La création, en 1885, des régiments hamidiyès, milices kurdes semi-permanentes, formées par des guerriers des divers groupements sous les ordres de leurs propres aghas, contribua à accroître l'importance de certains de ces notables. C'est ainsi qu'Ibrahim, chef des Millis de Viranchehir, qui avait reçu le titre de Pacha, réussit à étendre son influence sur une grande partie du Kurdistan Occidental. Il se révolta lors de la proclamation de la Constitution de 1908, mais il ne tarda pas à être réduit.

La guerre de 1914-1918 fut pour les Kurdes une épreuve particulièrement dure. Beaucoup d'entre eux, mobilisés dans les forces régulières ottomanes, trouvèrent la mort dans le combat ou furent décimés par la maladie. La population civile souffrit plus encore. En 1917, le Haut Commandement décida d'évacuer pour des raisons prétendues militaires, les habitants des provinces de Diyar Bekir, de Mouch et de Bitlis. Ce projet fut mis en exécution en plein hiver, et la plupart des déportés périrent de froid et de privations, avant même d'atteindre au terme du voyage. La famine et les épidémies causèrent d'autre part d'innombrables victimes. Les mouvements de troupes sur les confins turco-iraniens, firent le reste.

### Le Mouvement National Kurde depuis 1918

Les racines du nationalisme kurde plongent assez loin dans l'histoire: dès le XVII<sup>e</sup> siècle, le poète Ahmad Khani chantait dans son *Mamo Zin*, les aspirations des Kurdes à l'unité et à l'indépendance.

Nous avons vu, ailleurs, que les premières tentatives conscientes d'unification du Kurdistan datent du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin en 1897, parut le premier journal kurde « Kurdistan ». En 1908, à la faveur de la révolution jeune turque, un groupe d'intellectuels fonda à Constantinople, le Comité « Hêvi ». Cette organisation ne tarda pas à être dissoute. Elle se reconstitua en 1918, sous le nom de Parti National Kurde, puis sous celui du Comité de l'Indépendance.

Un représentant, le Général Charif Pacha, fut accrédité auprès des négociateurs de paix entre les Alliés et la Turquie. Le Traité de Sévres, signé en 1920, reconnut la légitimité des aspirations kurdes. Les articles 62-64 de cet acte diplomatique (Kurdistan: Section III) prévoient en effet la création d'un Etat kurde indépendant.

Les dispositions de ce traité demeurèrent lettre morte, l'application de ce texte ayant été suspendue à la suite des hostilités gréco-turques, durant lesquelles les Kurdes, victimes des intrigues de certaines puissances, jouèrent un rôle de dupes. Les accords de Lausanne, qui remplacèrent en 1923, ceux de Sévres, annulèrent cette stipulation, le signataire oriental s'engageant simplement à accorder à tous les habitants de son territoire « pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté, sans distinction de naissance, de nationalité, de langue, de race ou de religion. » (article 38 de la Sect. III).

De violentes protestations furent élevées par les intéressés. Toutes les démarches entreprises étant restées sans résultat, la révolte ne tarda pas à éclater. En 1925, Cheykh Saïd, à la tête de nombreux partisans, marcha sur Diyar Bekir qu'il fallut prendre. En même temps, des soulèvements locaux se produisirent un peu partout. Le manque d'organisation et l'absence d'un commandement unique causèrent l'échec de l'insurrection. Il fallut néanmoins plusieurs années d'une répression excessivement rigoureuse, pour en venir à bout. En

1930, la lutte se ralluma dans la région de l'Aggi Dag (Ararat) sous les ordres du Général Ihsan Nouri, qui relevait lui-même d'un comité secret. Après avoir accompli des exploits presque incroyables, les forces kurdes, isolées dans une région inhospitalière, durent cesser la résistance, faute de ravitaillement et se disperser. Les combats continuèrent jusqu'en 1938 dans le massif du Sasoun et dans celui de Dersim.

En Irak, les Britanniques confièrent en 1919, l'administration de la région de Suleymanî à un chef, Chaykh Mahmoud, qui joua un rôle important jusqu'en 1931. Il se révolta à plusieurs reprises et fonda même en 1923, un état qui n'eut qu'une durée éphémère. A la conclusion du traité anglo-irakien en 1930, une autonomie culturelle et administrative assez large fut prévue en faveur des Kurdes.

Toutefois, les nombreuses restrictions apportées à l'exercice de ces droits ont été la source de difficultés continuelles d'une extrême gravité.

Les Kurdes d'U.R.S.S. se virent reconnaître des prérogatives très étendues. Il formèrent durant quelques années une république dans le Nakhkitchévan. Ce territoire fut, par la suite, rattaché à l'Arménie soviétique, mais sans préjudice de son autonomie culturelle et administrative. ERIVAN est actuellement l'un des foyers intellectuels kurdes les plus importants

et, chaque année, de nombreuses publications en caractère latins y voient le jour.

En Iran, la politique centralisatrice de Reza Chah Pahlavi eut pour conséquence la disparition de toutes les autonomies locales. Certaines tribus furent entièrement déportées : la plupart des chefs envoyés en exil, les autres cherchèrent à se faire oublier ; en 1941 seulement, le changement de régime permit aux Kurdes d'obtenir, en fait, sinon en droit, une assez large indépendance politique et administrative.

### Conclusion.

Le souvenir de l'ère de souffrances qui résulta pour le peuple kurde du dernier partage du Kurdistan, les espoirs qu'ont fait naître les déclarations de principes des Nations-Unies, l'état d'esprit des populations kurdes, tout fait prévoir que les Kurdes revendiqueront énergiquement leur place dans l'organisation du monde d'après guerre.

Une dépêche de l'A.F.P. du Caire, en date du 29 Mars 1945, nous le confirme : « Les représentants des populations kurdes ont envoyé une note à tous les Etats participant à la Conférence de San-Francisco demandant la création d'un Etat kurde indépendant. Le nombre de Kurdes répandus en Iran, en Turquie, en Irak et en Syrie s'élève à environ 9 millions et demi. »

## UN POETE KURDE CONTEMPORAIN: CEGERXWIN

La littérature kurde est en plein essor. Il suffit, pour s'en convaincre de parcourir les nombreux journaux et revues qui ont vu le jour depuis la guerre et - sauf en Turquie, dans tous les pays du Proche-Orient, Liban, Syrie, Irak, Iran, Azerbeïdjan, où vit ce peuple si fortement racé. Mais voici une chose nouvelle. Un jeune poète au visage mâle et énergique vient d'éditer un recueil de poésies variées, et cela en caractères latins (1). C'est, à ma connaissance, le premier ouvrage si volumineux publié de la sorte par un poète kurde contemporain. (2)

Les premiers morceaux (p. 3-62) exaltent l'Amour de la Patrie que tout jeune kurde doit chérir à l'égal d'une fiancée. Sur la terre d'exil, tout patriote n'est-il pas affamé et peut-il trouver le sommeil ? Et le poète évoque alors, les uns après les autres, toutes les régions du Kurdistan ; il soupire après ses sources si limpides, ses fruits si savoureux. Les larmes ne suffisent pas à guérir cette plaie du cœur. Toutes les gloires nationales, tous les héros d'autrefois revivent sous nos yeux. L'exemple des Anciens, des Martyrs, comme Cheikh Saïd, ou des poètes, comme Ehemd Xani, doit entraîner les jeunes. Si les chefs manquent à leur devoir, ce sont les petits, les humbles, qui se lèveront pour conquérir leurs droits. Quelques fables : la Grue qui s'est brisé les ailes ; Révolte au poulailler ; le Lion et la Fourmi, rappellent avec insistance que l'union fait la force.

Dans une seconde série de poèmes (p. 65-82) que l'auteur intitule : Marches et mélodies, il traite des mêmes sujets, mais comme il s'adresse alors plutôt aux enfants des écoles, la forme est plus légère et des refrains leur donnent une allure plus martiale. Voici, à titre d'exemple, une strophe de l'Hymne à l'Etendard (p. 82).

Aujourd'hui, nous nous sommes embrassés.  
Un jour, nous ne nous alignerons plus sans Toi  
Sur les palais et les terrasses,  
Aux jours d'allégresse, tu seras la parure.  
Tu es vert, rouge et jaune,  
Tu es blanc, comme une perle,  
Tu es le symbole de la Victoire !  
Jeunes Kurdes,  
Saluez-Le !

Quelques Epitres (p. 85-100) exprimant délicatement les sentiments du poète pour ses amis. - Philosophe désabusé, l'auteur, en une douzaine de poèmes philosophiques (p. 101-113), nous fait part de ses désillusions. Il a abandonné la religion de sa jeunesse et rien ne peut combler les aspirations de son cœur, en perpétuel émoi. La vie n'apporte que des misères ; l'argent lui-même ne procure qu'un bonheur relatif et passager et ce bas monde,

(1) DIWANA CEGERXWIN (VIII, 164 pp.) Kitêbxana Hawarê, n° 19. Impimerie Tereki, Damas, 1945.

(2) Le Dr. KAMURAN A. BEDIR-XAN a pourtant déjà publié deux petites plaquettes de ses délicieuses poésies « Dilê kurên min », Le cœur de mes enfants, à l'usage des écoliers (Kitêbxana Hawarê, n° 3, 1932, 40 pp.) et « Carînet Xeyam », Les Quatrains de Kheyyam (ibid. n° 13, 1939, 32 pp.)

somme toute, n'est qu'un enfer : les dieux sont morts... Ahriman et Ormuzd ne peuvent plus rien et la mort elle-même... !

Alors reste l'Amour ? Il semblerait que tel est le refuge du poète dans les morceaux qui achèvent son Anthologie (p. 114-164). Et certes, il cisele de jolis vers pour vanter les charmes de sa bien-aimée, belle comme Leyla Belkis, désirable comme Zin ou Strin, dont la taille est élancée comme celle des pins, dont les yeux dardent des flèches qui pénètrent jusqu'au fond du cœur. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : baisers et caresses, fleurs et chansons, soupirs et sourires, tout cela, par delà la Blonde-aux-yeux-noirs, s'adresse en définitive, au seul amour du poète, à sa Patrie, le Kurdistan. Il n'a plus d'autre Dieu. Il n'a plus d'autre culte. Il n'a plus d'autre amour ! Ce « Cœur meurtri », ainsi qu'on peut traduire le pseudonyme de ce chanteur vibrant et passionné du sol natal, de la terre des Ancêtres, ne goûtera de repos, n'acceptera de baume pour ses blessures que dans sa Patrie retrouvée.

La facture de ces poésies est assez variée, avec prédominance pourtant de distiques où le même mot ou la même rime revient à chaque second vers. On se plaît à la grâce et à la légèreté des strophes de 4 vers de 8 pieds. Les trois premiers vers riment ensemble, tandis qu'une rime unique termine le dernier vers de chaque strophe. Les rimes sont souvent riches et il faut bien avouer que la langue kurde, assez fluide, se prête admirablement bien à la poésie.

A part cinq ou six poèmes en dialecte sorani, l'ensemble du recueil est écrit dans une langue simple, commune, comprise de tous par conséquent et purifiée aussi, dans une large part, de tout mélange de turc, d'arabe ou de persan, comme dans la poésie kurde classique : ce qui la rend accessible à la masse. Cegerxwin est donc révolutionnaire aussi sur ce point et on ne peut que le féliciter d'avoir employé un style populaire : l'art n'y a rien perdu et les auditeurs moins encore.

Ajoutons que la présentation est élégante. L'œil est déjà agréablement touché avant même que le rythme du vers ne flatte l'oreille. Et comme il n'y a que très peu de coquilles typographiques, ce qui est assez rare dans un texte kurde, l'ouvrage honore donc aussi son imprimeur.

Th. BOIS, O. P.

## PROVERBES KURDES

Le lion est lion, que l'importe qu'il soit mâle ou femelle.

Chaque chose lorsqu'elle s'affine tend de plus en plus à se briser. L'homme ne se brise qu'en s'épaississant.

L'anxiété n'a sauvé personne de la mort.

La peur est le tombeau du loup.

Il n'est rien au monde de plus rusé qu'un renard, mais il n'est rien qui foisonne sur le marché autant que sa peau.

Tous les textes de ce No. 53 sont extraits du premier volume de la Collection « Les Cahiers de l'Est » que publie à Beyrouth Maître Cernille ABOUSSOUAN